“ Étudier de près comment la machine fonctionne ”: une lettre d’Amérique de Michel Crozier (Detroit, Michigan, 3 avril 1948)

Gwenaële Rot

▶ **To cite this version:**

Gwenaële Rot. “ Étudier de près comment la machine fonctionne ”: une lettre d’Amérique de Michel Crozier (Detroit, Michigan, 3 avril 1948). Entreprises et Histoire, 2016, 84, pp.143 - 153. 10.3917/eh.084.0143 . hal-03391991

HAL Id: hal-03391991

https://sciencespo.hal.science/hal-03391991

Submitted on 21 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

« ÉTUDIER DE PRÈS COMMENT LA MACHINE FONCTIONNE » : UNE LETTRE D'AMÉRIQUE DE MICHEL CROZIER (DETROIT, MICHIGAN, 3 AVRIL 1948)

Présentation de Gwenaële Rot

ESKA | « Entreprises et histoire »

2016/3 n° 84 | pages 143 à 153

ISSN 1161-2770
ISBN 9782747226615

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-entreprises-et-histoire-2016-3-page-143.htm

Distribution électronique Cairn.info pour ESKA.
© ESKA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

© Éditions ESKA, 2016

« ÉTUDIER DE PRÈS COMMENT LA MACHINE FONCTIONNE » : UNE LETTRE D'AMÉRIQUE DE MICHEL CROZIER (DETROIT, MICHIGAN, 3 AVRIL 1948)

présentation de Gwenaële ROT
professeure de sociologie
Institut d'Études Politiques de Paris

Michel Crozier est un sociologue connu pour ses enquêtes sur les organisations bureaucratiques françaises et son libéralisme assumé. Pourtant ce n'est pas par cette entrée qu'il entama sa carrière d'enquêteur mais plutôt comme analyste du travail syndical américain en pleine période de guerre froide et en pleine campagne présidentielle américaine. C'est en effet à l'occasion de la préparation d'une thèse de droit sur le syndicalisme américain qu'il réalisa, de fait, ses premiers pas d'apprenti chercheur de terrain. Si cette période de sa vie n'a pas été documentée de manière approfondie par les historiens , en revanche, Michel Crozier y fera souvent référence dans les nombreuses interviews qu'il accorda et dans le premier tome de ses mémoires (*Ma belle époque*) publié chez Fayard en 2002. Il y évoque avec nostalgie et enthousiasme un moment déterminant de sa vie qui fut, selon lui, à l'origine de la naissance de sa « vocation » de sociologue[1].

En octobre 1947, âgé de 26 ans, Michel Crozier embarque pour les États-Unis sur un bateau de transport de troupes[2]. Il avait alors bénéficié d'une bourse d'étude accordée par la direction des Affaires culturelles du ministère des Affaires étrangères pour une durée de six mois. Il y restera finalement plus d'un an jusqu'en novembre 1948. C'est

[1] M. Crozier, « Comment je me suis découvert sociologue. Réflexion sur un apprentissage qui ne sera jamais terminé », *Revue française de science politique,* 46, n° 1, février 1996, p. 80-95.

[2] Dans un témoignage accordé à Vincent de Gaulejac Michel Crozier indique qu'il s'agissait « d'un des premiers qui arrivèrent en Amérique en 47, qui avait été réquisitionné pour des étudiants qui devaient aller aux États-Unis ». V.x de Gaulejac et C. Lecomte (dir.), *Itinéraires de chercheurs. Histoires de vie et choix théoriques en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 2007.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

lors de ce premier séjour aux États-Unis – qu'il traverse en bus, en voiture, en train – qu'il mène une vaste enquête par interviews auprès de nombreux syndicalistes, en vue de préparer la thèse qu'il soutiendra à l'Université de Lille en 1950 : *Le mouvement ouvrier aux États-Unis d'Amérique. Structures et méthodes*. À la suite de quoi Michel Crozier publiera en février 1951 aux Éditions ouvrières, dans la collection Masses et militants[3], sous le titre *Usines et syndicats d'Amérique,* un petit volume consacré aux relations professionnelles américaines dans lequel il décrit, de manière assez formelle, le fonctionnement des organisations syndicales, les négociations et les conventions collectives. Tiré à un peu plus de 5 000 exemplaires, il en fut vendu 3 500 trois ans après sa parution[4]. Si Michel Crozier ne publie finalement pas l'ouvrage plus complet qu'il avait annoncé[5], d'autres publications sont directement liées à cette aventure américaine : notamment des articles dans la revue *Droit Social*, un article dans les *Cahiers internationaux de sociologie,* surtout un article « d'humeur » dans les *Temps modernes*[6] dénonçant la manipulation des systèmes de management des relations humaines au sein des entreprises américaines qui rencontra un certain succès[7].

C'est donc en tant que spécialiste du mouvement ouvrier, mais aussi comme intellectuel engagé, que Michel Crozier se fit reconnaître comme chercheur en sciences sociales. C'est d'ailleurs forts de cette expertise sur le syndicalisme que les sociologues Georges Friedmann et Pierre Naville le sollicitèrent en 1955 pour rédiger une contribution sur le mouvement ouvrier dans le *Traité de sociologie du travail*[8] qu'ils préparaient et qui fut publié chez Armand Colin en 1961.

[3] À l'époque proche d'Édouard Dolléans avec qui il avait publié en 1950, aux Éditions ouvrières, *Mouvements ouvrier et socialiste. Chronologie et bibliographie 1750-1918. Angleterre. France. États-Unis*. Michel Crozier est en 1951 l'un des 30 membres du conseil d'administration de l'Institut français d'histoire sociale (source : *Bulletin annuel de l'IFHS*, n° 1, 1951, p. 7). C'est Édouard Dolléans qui lança la collection dans laquelle publia Michel Crozier. Sur cet institut et le rôle qu'y joua Dolléans, voir X. Vigna, « L'histoire d'un échec : Édouard Dolléans et l'Institut français d'histoire sociale (1949-1960) », in V. Flauraud et N. Ponsard (dir.)*, Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XX*e *siècle. Enjeux et héritages*, Nancy, Arbre bleu éditions, 2013, p. 53-70. L'auteur remercie Patrick Fridenson pour avoir attiré son attention sur ce point.

[4] Archives du CNRS, fonds Michel Crozier, deuxième versement, document de compte des Éditions ouvrières de la situation au 31 décembre 1954. La sociologue Madeleine Guilbert réalisa un compte rendu de cet ouvrage dans *L'Année sociologique*, troisième série, t. 4 (ou 3), 1949-1950, p. 460-462.

[5] Michel Crozier avait envisagé dans un premier temps d'écrire deux ouvrages. Il présente *Usines et ouvriers* comme un résumé de sa thèse, thèse qu'il avait envisagé de publier aux PUF. Dans une lettre que lui adresse Georges Gurvitch en octobre 1953 pour lui faire part du prolongement de son allocation de chargé de recherche au CNRS, celui-ci s'inquiétait que Michel Crozier n'ait pas « encore publié sa thèse de droit ».

[6] M. Crozier, « Human Engineering. Les nouvelles techniques « humaines » du Big Business américain », *Les Temps modernes*, 7, n° 69, juillet 1951, p. 44-75 ; M. Crozier, « La philosophie des relations collectives et l'évolution des conditions sociales aux États-Unis », *Droit Social*, mars et avril 1952, p. 160-162 et 236-241 ; M. Crozier, « La gauche américaine », *Esprit*, novembre 1952 ; J.-M. Domenach et M. Crozier, « Réflexions sociologiques sur les grèves américaines », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1953, p. 156-166. Autre écrit oublié de Michel Crozier, celui-ci préfaça la traduction française de *Maman Jones* [1925], publiée en 1952 aux Éditions ouvrières.

[7] Michel Crozier le présente ainsi dans ses mémoires : « « Human Engineering » traitait de l'Amérique des syndicats et des grandes entreprises. Il donnait corps aux critiques formulées par mes amis syndicalistes américains de l'époque contre les nouvelles méthodes de gestion. En fait je n'en connaissais ni les pratiques ni le potentiel, et j'étais incapable d'en anticiper l'avenir. Mais en les replaçant dans le contexte d'ensemble de la lutte des classes et de sa logique, je parvenais à leur donner un sens crucial ». *Ma belle époque, op. cit*.

[8] M. Crozier, « Mouvement ouvrier et conflits du travail. I Sociologie du syndicalisme », in G. Friedmann et P. Naville (dir.), *Traité de sociologie du travail*, Paris, A. Colin, 1961, chapitre 18, t. II, p. 170-189. L'article avait été commandé à Crozier en juillet 1955 [Archives Michel Crozier, deuxième versement, lettre adressée par les Éditions A. Colin le 12 juillet 1955. Dans la lettre de commande l'intitulé était précisément « Chapitre 12 sociologie des conflits. Syndicalisme et mouvements ouvriers. – Formes générales des Associations ouvrières et Syndicats, en fonction : de la structure globale de la Société, de la structure de l'industrie, de l'entreprise, des métiers ; des sexes et des âges ; des traditions croyances et affinités – Grèves, méthodes de lutte et négociation ». En 1957, alors que P. Naville le relance pour l'écriture, Michel Crozier, qui avait changé de thématique d'étude pour s'intéresser davantage à l'administration, évoquait la « reconversion d'esprit » que lui imposait la rédaction d'un tel chapitre [Archives Pierre Naville, Musée social-Cédias]. Sur l'histoire de la rédaction de ce Traité nous renvoyons à A. Borzeix et G. Rot, *Genèse d'une discipline, naissance d'une revue, Sociologie du travail*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010, p. 190-199.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

1. ÉCRITS D'AMÉRIQUE[9]

Michel Crozier avait conservé dans ses archives des documents liés à cette période de sa vie : notes de travail, notes d'entretien[10], coupures de presse, ainsi que de nombreux documents syndicaux [dont les quatre illustrations que nous reproduisons à la fin de cet article].

Il avait en effet dû rapatrier en France le matériau documentaire nécessaire pour mener à bien sa thèse. Certains de ces documents ont été versés aux Archives Nationales (20090319/article 9). Ses archives comprennent également un matériau plus original déposé en 2014 par la famille de Michel Crozier au Centre de Sociologie des Organisations avant d'être transféré transitoirement aux Archives du CNRS dans le cadre d'un second versement[11] : les correspondances adressées par Michel Crozier à ses parents. Les 33 lettres retrouvées rassemblent la quasi-totalité de celles qu'il avait envoyées à ses parents durant un an, depuis son arrivée à New York en octobre 1947 jusqu'à son départ pour Le Havre, au lendemain de l'élection de Truman en novembre 1948. Dans ces lettres, le jeune Crozier évoque la situation politique américaine et la préparation des élections présidentielles, mais aussi les événements politiques de la France, le coût de la vie, sa situation matérielle (parfois difficile), les villes traversées, les personnes rencontrées (syndicalistes, édiles, universitaires), son moral, sa vision de l'Amérique, mais aussi ses expériences usinières, comme nous le verrons dans la lettre ci-dessous publiée dans laquelle il décrit avec force détails les ateliers d'une tréfilerie visitée à Buffalo[12].

À l'instar des correspondances que le sociologue Maurice Halbwachs envoie à sa femme et à ses amis durant son semestre passé à l'Université de Chicago en 1930, les lettres que Michel Crozier adresse à sa famille permettent « d'observer jour après jour un observateur »[13]. Combinées avec d'autres documents, elles rendent possible une sociologie du travail d'un apprenti chercheur tout en offrant un corpus documentaire exceptionnel non seulement sur les méandres du syndicalisme et de la politique d'après-guerre mais aussi sur les modes de vie d'une époque.

2. « ÉTUDIER DE PRÈS COMMENT LA MACHINE FONCTIONNE »

Le 7 novembre 1947, soit exactement un mois après son arrivée en Amérique, Michel Crozier écrit à sa mère : « J'ai les grandes lignes de mon travail je vais passer à mon retour d'Atlantic City[14] 2 mois ici

[9] Nous empruntons ce titre à Christian Topalov qui a largement inspiré notre démarche et notre travail. M. Halbwachs, *Écrits d'Amérique*, édition établie et présentée par C. Topalov, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012.

[10] Ces notes n'étaient pas des retranscriptions intégrales, mais des notes synthétiques, rédigées en français et/ou en anglais, comprenant aussi des commentaires personnels. Dans les archives les notes d'entretien commencent souvent par un portrait en quelques lignes de l'interlocuteur rencontré. Il conservera cette habitude du « portrait » (parfois corrosif) lors de la retranscription des entretiens réalisés dans le cadre d'autres enquêtes (Chèques postaux, SEITA notamment)

[11]. M. Gillet, « Le « fonds Crozier » complété », *Entreprises et Histoire*, n° 84, septembre 2016, p. 152-154.

[12] Nous avons eu une première occasion d'écrire un article relatif à l'expérience de travail ouvrier de Michel Crozier, lorsqu'il s'était embauché dans une usine de conditionnement de petits pois pour financer le reste de son périple, sa bourse de six mois n'ayant pas été renouvelée : G. Rot, « Lettres de Walla Walla ou l'expérience ouvrière de Michel Crozier (juin 1948) », in P. Vannier (dir.), *De l'usage des correspondances en histoire de la sociologie,* Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, à paraître (2017).

[13] C. Topalov in *Lettres d'Amérique, op. cit*. Dans le même esprit nous avons engagé un travail de publication critique des correspondances de Michel Crozier (1947-1948).

[14] Où s'était tenu un important congrès de l'UAW.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

à travailler sur documents – puis j'irai à Detroit-Chicago-Pittsburgh étudier de près comment la machine fonctionne – Si c'est possible je travaillerai un mois chez Ford (la question est que je n'ai pas le droit avec mon visa) – ensuite j'irai dans l'ouest si j'ai temps et argent ». Michel Crozier respecta dans ces grandes lignes le programme annoncé. Si, à son grand regret, son souhait de travailler chez Ford[15] ne fut pas exaucé, faute d'obtention d'un permis de travail, il passa bien un long moment dans les villes industrielles du Nord avant de rejoindre la côte ouest. Au moment où il décide de partir vers le grand nord industriel Michel Crozier « avait appris à voyager et [s]on anglais était convenablement américain »[16].

En effet, après un premier temps passé à New York, Michel Crozier s'était installé un long moment à Washington. C'est à Noël qu'il eut l'occasion de faire un premier grand voyage en traversant en bus une partie des États-Unis pour se rendre à Denver dans le Colorado. Fin mars 1948, après une nouvelle longue halte studieuse à Washington (8 semaines) et New York (10 jours), passée à écrire un rapport sur le congrès de l'UAW auquel il avait assisté[17] et à lire des livres sur son sujet, Michel Crozier part pour « aller voir la machine ». Sa première halte est Buffalo, où il est invité par un ami avocat rencontré à New York. Il décrit la ville comme « une grande ville sans queue ni tête comme toutes les villes américaines avec un centre d'affaires avec une dizaine de gratte ciels sur 500 m de long – puis des quartiers de résidence pendant miles et miles pas trop désagréables »[18]. Il traverse ensuite le sud du Canada pour rejoindre Détroit où il reste 6 semaines avant de se rendre à Chicago (4 semaines).

L'accès aux entreprises, pour Michel Crozier, passe par le canal syndical. Le fonctionnement des entreprises est abordé par le prisme des relations professionnelles, des négociations collectives. C'est à l'occasion de ses rencontres avec des responsables syndicaux qu'il visite plusieurs établissements industriels : une tréfilerie à Buffalo, mais aussi des usines automobiles, d'aviation (Douglas Aircraft), une usine de la General Electric (Schenectady), et même un studio de cinéma à Los Angeles. D'une manière générale, dans sa correspondance, le regard de Crozier à l'égard du système économico-industriel américain est assez sévère. Il y dénonce notamment la corruption : « C'est tout de même un pays où les délégués des grands intérêts financiers siègent aux postes de secrétaire à l'intérieur au commerce etc., où M. Byrnes prend en charge les intérêts des grandes cies cinématographiques [illisible] juste après avoir négocié les fameux accords qui ont ruiné le cinéma français. Un ex secrétaire d'État a été accusé et condamné pour spéculations illicites sur les [gains ?] – le marché noir de l'acier a donné lieu à des bénéfices considérables ce dans un pays où une simple honnêteté dans l'administration aurait donné abondance à tous – les magnats de l'acier ont freiné volontairement la production laissant inutilisées les usines que le gouvernement leur a rétrocédées à des prix dérisoires (autre scandale) Kaiser, le grand nouveau qui est en lutte à mort contre US Steel a révélé qu'on lui avait refusé l'achat de 2 aciéries d'État vendues qq temps après

[15] Il est très probable que M. Crozier ait été sensible à la lecture de *Standards* du syndicaliste Hyacinthe Dubreuil. Sur Dubreuil, voir M. Fine, « Hyacinthe Dubreuil : le témoignage d'un ouvrier sur le syndicalisme, les relations industrielles et l'évolution technologique 1921-1940 », *Le Mouvement Social*, janvier-mars 1979, p. 45-63 et P. Fridenson, « Dubreuil Hyacinthe », in J. Maitron (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t. XXVI, Paris, Éditions ouvrières, 1986, p. 62-63.

[16] C'est en ces termes qu'il se remémore les conditions de son voyage dans le nord (dans *Ma Belle époque, op. cit.*)

[17] Ce rapport lui avait été demandé par un de ses mentors, grand spécialiste des relations professionnelles et ancien collaborateur de Roosevelt, William Morris Leiserson (1884-1957). Michel Crozier se recommanda souvent de lui pour obtenir ses rendez-vous auprès des syndicalistes. Cf. J. M. Eisner, *William Morris Leiserson. A biography*, Madison, University of Wisconsin Press, 1967..

[18] Lettre adressée à ses parents, le 27 mars 1948, de Buffalo.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

à moitié du prix offert à US Steel » écrit-il à son père en avril 1948.

Cette lettre manuscrite[19] du 3 avril, écrite à son arrivée à Détroit, est l'occasion d'un long développement où, entre deux descriptions urbaines, il livre à ses parents une ethnographie industrielle assez saisissante d'une tréfilerie à Buffalo :

5747 Second Boulevard
Detroit Michigan

Samedi 3 [avril 1948]

Chers parents,

Je ne sais plus très bien quand j'ai écrit la dernière fois. Ma vie est assez agitée, c'est-à-dire que je prends des trains et parcours des centaines de km, que je téléphone, perds mon temps, parle, discute, me retrouve seul avec seulement le cinéma comme ressource – ou un lit triste – puis autre chose arrive, ordinairement c'est amusant. Question money ça va sauf que si je n'avais pas tant à compter je me sentirais plus à l'aise surtout au début arrivant dans une ville. Detroit est immense. 9 miles sur 14 soit 15 km sur 24 à peu près comme le département de la Seine sans queue ni tête même pas hideux – des numéros de maisons dans les 20 ou 30 000, les taxis sont hors de prix et les bus 10 cents le voyage c.a.d au taux de change 30 francs. Suis arrivé mercredi après-midi. S'est jusqu'à présent assez mal goupillé, c.a.d que j'ai dû attendre pour voir les gens que je voulais, que je ne les ai pas trouvés aussi aimables et aussi intéressants que je pensais (en fait il y a pas mal de pagaïe dans le syndicat de l'auto et quand des négociations sont en cours personne ne s'y reconnaît plus). Assisté à une conférence des délégués de Ford (nationale) à un conseil des ouvriers des fonderies – visité un grand syndicat local – assiste à un meeting demain d'un autre. Lundi dois aller visiter local n° 600 Ford usine River Rouge, la plus grande usine du monde[20]. Il est probable que je pourrai travailler chez Kaiser Frazer le nouveau constructeur qui a repris l'usine de Willow Run[21] gérée par Ford durant la guerre[22] – puis je dois essayer de travailler avec un « organizer »[23] du syndicat national visiter les syndicats d'une région.

---

[19] Toutes les lettres adressées à sa famille sont des lettres manuscrites écrites au stylo plume, parfois au crayon papier, envoyées par avion ou par bateau.

[20] Michel Crozier livre une description saisissante de son arrivée à River Rouge dans son ouvrage *Usines et syndicats d'Amérique*, *op. cit*., p. 16-17.

[21] L'usine de Willow Run située à Ypsilanti, Michigan, a été construite en 1941 pour soutenir l'effort de guerre américain C'est l'architecte industriel Albert Kahn qui en a conçu les bâtiments. Il s'agissait à l'époque de la plus grande usine aéronautique du monde dont l'exploitation fut assurée par le constructeur d'automobiles Ford. Y furent fabriqués à la chaîne les bombardiers B 24. A la fin de la guerre l'usine fut vendue à un nouveau constructeur automobile, Kaiser Frazer, avant d'être rachetée en 1953 par General Motors. L'usine fut fermée définitivement en 2010. J. Mueller, *Built to Better the Best: The Kaiser-Frazer Corporation History*, Evansville, MT Publishing, 2005. A. Pelletier avec la collaboration de M. Bénichou, *Les Avions de combat américains de la Seconde Guerre mondiale. Naissance d'un géant*, *Le fana de l'aviation*, hors-série n° 2, juin 1995.

[22] En réalité, à son plus grand regret, il ne put travailler dans une usine automobile comme il l'avait envisagé.

[23] Michel Crozier a été très marqué par le rôle de l'*organizer* auquel il consacre de longs développements dans *Usines et syndicats*. 60 ans plus tard, Michel Crozier en parle avec admiration : « L'*organizer* était encore le héros du monde syndical. C'était l'homme à l'imperméable, la cigarette aux lèvres, le Humphrey Bogart ou l'Albert Camus de l'Amérique. C'était le redresseur de torts, l'animateur qui arrivait de la capitale pour réveiller les ouvriers et leur porter la bonne nouvelle : « Organisez-vous et vous serez fort ! L'organisation est la clef de la réussite ! Cessez de vous plaindre ! Tout seul, vous n'avez aucune chance ! Ensemble, vous ferez plier votre patron ! » ». À Détroit Michel Crozier rencontra effectivement William [Bill] Kemsley (1908-1990), *organizer* à l'UAW, qu'il accompagna. Michel Crozier raconte que dans les jeux de rôles qui étaient utilisés comme technique de formation syndicale par les *organizers,* Bill Kemsley l'enrôlait pour lui faire endosser le rôle de patron afin de préparer les ouvriers aux subtilités de la négociations collectives (*Ma belle époque, op. cit*., p. 40).

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

En pratique donc ce n'est pas mal – mais la ville n'est pas sympathique, il fait froid et je n'ai personne avec qui sortir le soir. Et recommencer à lire du bla bla bla sur ce que j'ai discuté toute la journée ne m'attire guère.

Lundi à Buffalo visité une fabrique de câbles (tréfilerie serait le nom exact) avec l'ingénieur adjoint bon gars américain typique – républicain – m'a expliqué bien consciencieusement pendant 3 heures – hauts fourneaux, fourneaux plus petits (je suis capable d'expliquer ça en anglais maintenant mais en Français je ne sais pas les mots). La sortie du métal coulée de lave claire que des nègres armés de lunettes, de pelles et de crocs surveillent comme des diables cornus est éblouissante mais on s'habitue (m[ême] à la chaleur). Le plus fascinant est le feu de l'« ingot » dit-on lingot pour la grosse barre rouge qui sort du deuxième four après réduction. Toujours est-il que ce bloc d'acier rouge est manœuvré par un gars placé d[an]s la cabine d'une tourelle avec une liberté drôle ; une grosse pince le lui passe c.a.d aux appareils qu'il contrôle et manœuvre des laminoirs et ponts roulants. Il le saisit entre les pinces d'un de ces laminoirs et lui fait suivre un chemin compliqué à l'issue duquel il l'essaye dans une autre filière. S'il ne passe pas, il le ramène à son point de départ et l'use une ou deux fois de plus dans la même série – puis il le passe à un gros sécateur qui lui découpe les extrémités enfin le laisse aux laminoirs sérieux qui le réduisent à l'état de barres de la grosseur de rails de chemins de fer. A l'issue de quoi 2 ou 3 séries d'autres machines[24].

Vous ai-je dit qu'avais vu chutes du Niagara d'avion ? Seymour[25] est pilote fier de piloter et a voulu me montrer. Voyage à 4 [avec] sa sœur et sa femme au-dessus de Buffalo, Erié, Niagara au loin l'Ontario amusant – de près moins impressionnant. Le cirque de Gavarni est plus majestueux (il est vrai que je ne l'ai jamais vu ou bien… mettons le fer à cheval de Sixt[26]). D'avion c'est bien mais tout est ridiculement petit. C'est presque de la carte géographique d'état-major. [Je] ne me suis jamais passionné pour ces choses-là (pas militariste).

Traversé le Canada du Sud (province d'Ontario). Rien de spécial voyage monotone – le vert commence à poindre mais on voit surtout des flaques et de la grisaille – province plate et triste, pas trop d'usines les gars, portent des casquettes plutôt que des chapeaux. Buffalo-Welland-St-Thomas-Windsor-Detroit personne ne m'a demandé de papiers. J'aurais pu descendre au Canada sans qu'on le sache.

Detroit a un Down Town (bas de ville – le centre) régulier d'une cinquantaine de buildings massif laid dont plusieurs peuvent s'appeler gratte-ciel – un City hall et un County building horrible style 1900 – au bout d'une rue petit accès au port 3 steamers – la rive canadienne le down town d'en face

[24] Dans *Ma belle époque* c'est en ces termes qu'il se remémore cette visite : « Le lendemain de mon arrivée, j'eus ma première rencontre avec mon sujet : le secrétaire local était un Irlandais fort en gueule qui me fit des commentaires sur les postes de travail et les opérations. Il s'agissait d'une tréfilerie. J'avais suivi un cours de technologie, en France, donné par un professeur de l'École des Mines, enseignement que j'avais peu compris et dont je n'avais rien retenu. Ici tout était clair et simple. Je me demandais pourquoi je n'avais pas réussi à suivre ».

[25] Seymour Scweller est un jeune avocat que Michel Crozier avait rencontré lors du premier temps de son voyage à New York, probablement par l'entremise de Leiserson, et qui l'avait invité à passer 8 jours chez lui.

[26] Le cirque fer-à-cheval, aujourd'hui classé grand site de France, est situé sur la commune d'un village de Haute-Savoie, Sixt-Fer-à-Cheval.

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

usines. Vers le centre de la ville, 2 ou 3 miles de downtown le grand gratte-ciel de GM[27] de ce type (dessin) un peu plus down – art center un musée scientifique type pinacothèque [de] Munich – un bâtiment moderne pas mal qui est le centre des services d'extension (cours d'adultes) de Michigan University. Vu le directeur, un bon grand gros chapeau en arrière et taper sur le ventre –

À part ça pas grand-chose des rues de villas de pierre (rare) ou de bois, des usines, des cheminées, des rues sur miles miles and miles – j'habite sur une grande avenue au bout duquel GM bd (bureaux) [dessin].

Ann Arbor université de Michigan est à l heure en auto – J'irai un de ces jours.

Les universités américaines ne sont pas des endroits bien intéressants et à part deux ou 3 spécialités et 5 ou 6 grandes universités pour ces spécialités le niveau est particulièrement faible – ce sont des universités d'autodidactes où l'on est diplômé sur toute matière depuis l'élevage des chevaux jusqu'aux relations maritales passant par la tenue du ménage, la théosophie et les anciennes littératures romanes [vérifier] – la moindre college girl, incapable de comprendre rien à rien, saura le nombre de calories qu'il y a dans un gramme de beurre fondu (le tout avec noms savants) mais écrira un anglais plus mauvais que le mien et se conduira comme une gamine de 12 ans. Les universités d'ici sont assez favorables aux syndicats et les servent comme servent tout autre client.

Cher papa chère maman plus de place – répondez moi vite à cette adresse au cas où je changerai.

Baisers Michel

CONCLUSION

Grâce à ces témoignages d'Amérique, nous avons accès, en direct, à un moment fort de la vie d'un jeune chercheur, sans doute beaucoup plus riche que ceux que Michel Crozier a bien voulu restituer dans ses nombreux récits ultérieurs. En 1996 un article publié dans la *Revue française de science politique* intitulé « Comment je me suis découvert sociologue. Réflexions sur un apprentissage jamais terminé » est l'occasion pour Michel Crozier de revenir sur ce voyage. Il n'est fait référence ni au contexte politique ni à l'objet même de sa recherche mais d'abord à la démarche – l'enquête par entretien – à partir de laquelle il a découvert l'Amérique : « L'Amérique pour moi c'était le terrain, des gens qui parlaient et qu'il fallait comprendre » écrit-il. Il dit y avoir découvert « la passion de l'écoute », « une « vocation de sociologue » : « C'était fascinant et chaque fois nouveau de les entendre parler de leur métier et de découvrir comment ils s'animaient quand ils en arrivaient à parler de leurs problèmes. Ma vocation de sociologue n'est donc pas venue de la fréquentation des universitaires américains ». Effectivement la rencontre avec les universités américaines, et notamment avec les sociologues du travail, ne s'est pas réalisée à ce moment-là. C'est une dizaine d'années plus tard, à l'occasion d'un séjour d'un an au Center for Advanced Studies in the Behavioral Sciences à Palo Alto (Stanford), financé par la fondation Ford, qu'il fréquenta les universités américaines et leurs sociologues de plus près.

[27] L'immeuble de General Motors, dont Albert Kahn (1869-1942) a été l'architecte, a été construit entre 1919 et 1928. Il est composé de métal, béton armé, granite et marbre. R. Matuz, *Albert Kahn, Builder of Detroit*, Detroit, Wayne State University Press, 2002

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

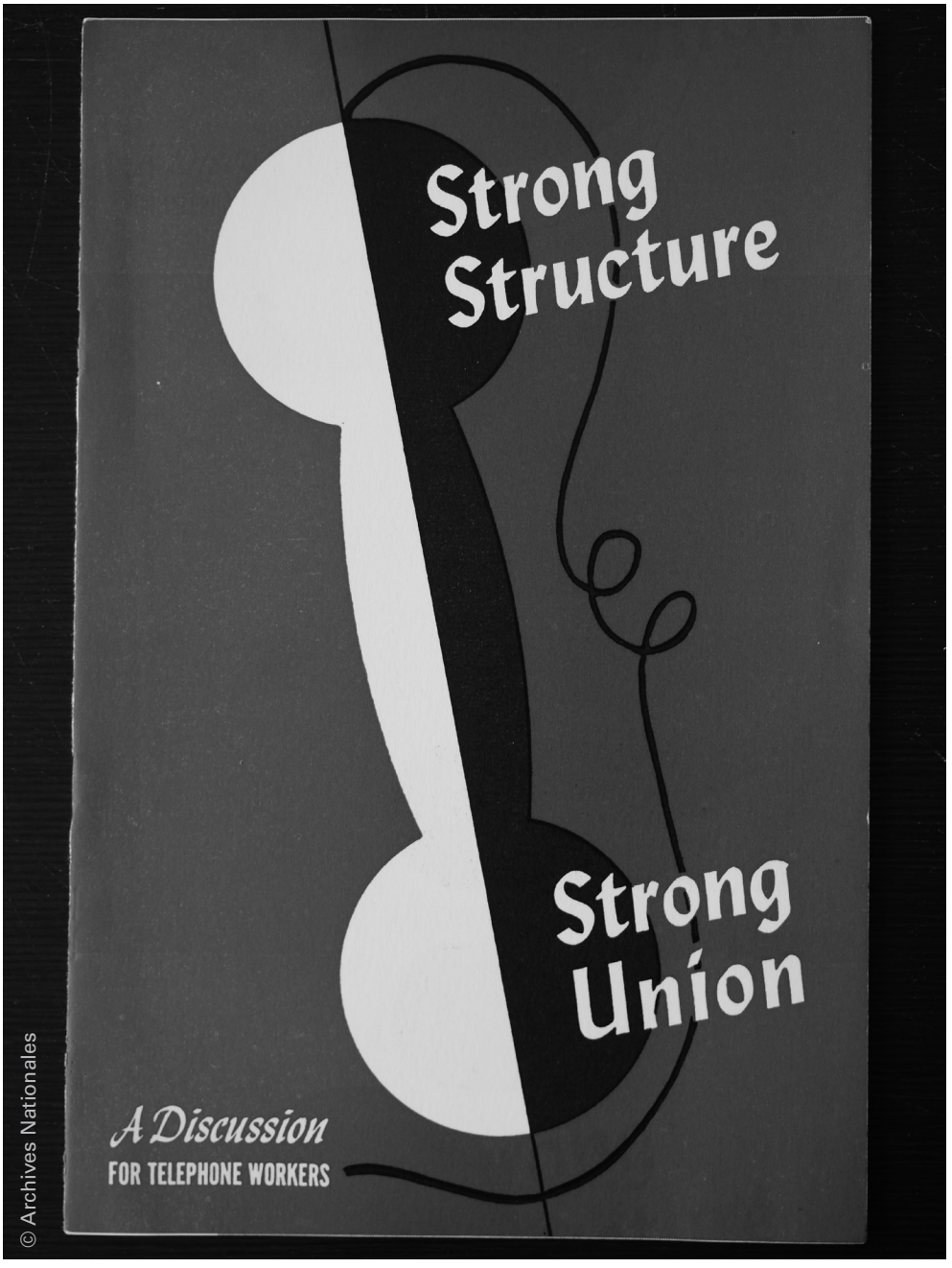
Ce séjour a été un autre moment marquant et décisif de sa vie et de sa carrière qui mériterait d'être documenté très précisément[28]. Mais ce qui s'est joué en 1947-1948 touche avant tout à une expérience intime, qu'il n'a pas forcément restituée pleinement dans des récits façonnés de longues années après – à l'aune de la carrière réalisée depuis – et marqués par l'illusion biographique. Le retour sur ces archives exceptionnelles, dont nous donnons ici un trop bref aperçu, permet d'en rendre compte. Un courrier envoyé en décembre 1947, soit trois mois après son arrivée aux États-Unis, éclaire encore autrement cette expérience initiatique, vécue par un jeune homme avant qu'il ne devienne « Michel Crozier ».

> « Je voudrais te dire mon cher papa avant de finir que j'ai été réconforté ici ou plutôt rassuré dans la foi que j'avais d'avoir contre toi pris la bonne voie. J'ai été apprécié ici – ce n'est pas parce que au hasard d'études « sérieuses » j'ai retenu quelques chiffres – c'est parce que je me suis gardé ouvert, honnête, et courageux (intellectuellement s'entend) parce que je n'ai pas appris comme un bon élève mais comme un être humain – parce que j'ai su me dégager du conformisme et cultiver l'étincelle de sympathie et de vie qui est rare partout m[ême] en France et qui manque particulièrement en Amérique – Maintenant et déjà sur le bateau je l'avais compris les gens m'écoutent – je ne suis pas le plus brillant mais je suis mieux que brillant je pense – c'est affreusement prétentieux ce que je déclare – mais il faut que je te le dise à toi qui m'as toujours reproché de manquer d'assurance – j'en acquiers maintenant – peut être vaut-il mieux malgré toute la souffrance que ça m'a causé et que je te reproche de n'avoir pas vue, que j'ai attendu si longtemps – je ne risque plus de devenir sec – je sais ce que c'est que vivre – être malheureux et vaincu – je ne le crains plus 0 – Tu vas évidemment me demander projets d'avenir puisqu'il n'y a que réalité qui compte pour toi (du moins c'est ce que tu essayais de croire). Je ne sais pas et qui saurait maintenant – mais je me débrouillerai – je sais maintenant que ce n'est pas tellement difficile » (Lettre du 8 décembre 1947).

[28] Pour un premier aperçu F. Chaubet, « Michel Crozier, entre la France et les États-Unis. Parcours international d'un sociologue », *Vingtième siècle,* n° 119, juillet-septembre 2013, p. 71-84 ; A. Paulange-Mirovic, « Genèse d'une sociologie des organisations en France. L'importation des savoir-faire de la psychologie sociale américaine par Michel Crozier (années 1950) », in M. Kaluszynski et R. Payre (dir.), *Savoirs de gouvernement. Circulation(s), traduction(s), réception(s)*, Paris, Économica, 2013, p. 86-101.

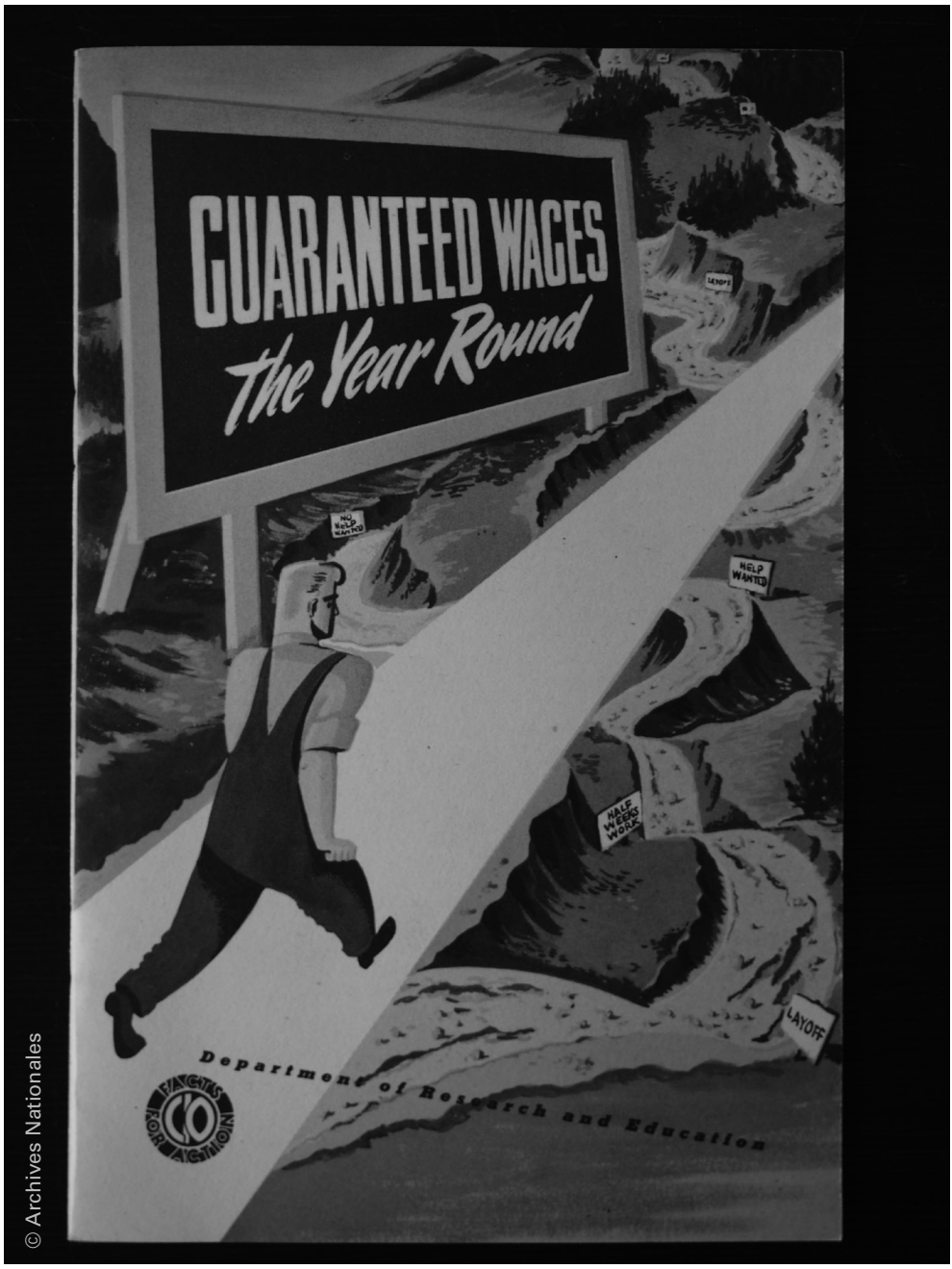
© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)



© Archives Nationales

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)



© Archives Nationales

© ESKA | Téléchargé le 01/10/2020 sur www.cairn.info via Sciences Po Paris (IP: 193.54.67.95)